

CE QUI N'EST PAS MESURABLE N'EXISTERAIT PAS ?

Philippe Fleurance

Dans une récente [intervention](#) devant les auditeurs du groupe « [X-Sciences de l'Homme et de la Société](#) », Florence Jany-Catrice s'est interrogée sur « *Les enjeux de l'évaluation des richesses et de la performance* ». En quoi cette intervention peut-elle intéresser notre intelligence de la complexité ? Parce qu'en prenant l'exemple du PIB c'est-à-dire le produit intérieur brut – principal indicateur de la mesure de la production économique réalisée à l'intérieur d'un pays et l'un des agrégats majeurs des différents indicateurs des comptes nationaux – le projet de l'auteure est de s'interroger, de manière plus générale, sur le sens de la quantification et de la mesure : « ... *il n'y a pas, en science sociale, de mesure ou d'évaluation sans cadre interprétatif, pas de mesure ou d'évaluation sans représentation du bon, du bien, du désirable. Les indicateurs socioéconomiques sont toujours des cadres conventionnels, représentatifs et interprétatifs du monde qu'ils cherchent à donner à voir. Cela invite à s'interroger sur « ce qui compte » ?*

La célèbre citation de Robert Kennedy (1963) met en scène ce questionnement : « *Notre PIB prend en compte la publicité pour le tabac et les courses des ambulances qui ramassent les blessés sur nos routes. Il comptabilise les systèmes de sécurité que nous installons pour protéger nos habitations et le coût des prisons où nous enfermons ceux qui réussissent à les forcer. Il intègre la destruction de nos forêts de séquoias ainsi que leur remplacement par un urbanisme tentaculaire et chaotique. Il comprend la production du napalm, des armes nucléaires et des voitures blindées de la police destinées à réprimer des émeutes dans nos villes. Il comptabilise la fabrication du fusil Whitman et du couteau Speck, ainsi que les programmes de télévision qui glorifient la violence dans le but de vendre les jouets correspondants à nos enfants... En revanche, le PIB ne tient pas compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur instruction, ni de la gaieté de leurs jeux. Il ne mesure pas la beauté de notre poésie ou la solidité de nos mariages. Il ne songe pas à évaluer la qualité de nos débats politiques ou l'intégrité de nos représentants. Il ne prend pas en considération notre courage, notre sagesse ou notre culture. Il ne dit rien de notre sens de la compassion ou du dévouement envers notre pays. En un mot, le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. »*

Quelle est la valeur d'un oiseau chanteur ? (Funtowicz & Ravetz, 1994) Cette question peut apparaître saugrenue mais évaluer quelque chose qui échappe aux valeurs commerciales ordinairement connues, pousse à réfléchir à la fois nos raisonnements économiques et les modèles qui sous-tendent la production des connaissances en ce domaine. Les fameux « modèles » économiques dont les catégories ne rayonnent pas de clarté et d'évidence, traduisent souvent la prééminence d'une grille de lecture comptable et conduisent à s'interroger sur les fondements même de la « gestion » qui peut en découler. Évaluer la valeur d'un oiseau chanteur résume ainsi les questions que l'on peut se poser pour utiliser les sciences économiques en tant qu'outils conduisant/accompagnant des prises de décision efficace et durable pour l'action/projet. Quelles interrogations sur la pertinence des mesures actuelles de la performance économique, notamment celles fondées uniquement sur les chiffres du PIB ?

Connaitre n'est pas mesurer. Au-delà d'arguments ponctuels sur tels ou tels points rapidement considérés comme uniquement techniques (par exemple la construction de l'indice composite PIB par l'addition des valeurs de chaque indicateur) se pose la question de la catégorisation « simpliste » en objets, événements, états de choses, faits et de la possibilité d'une description exhaustive des phénomènes par des indicateurs chiffrés qui laisse croire que le découpage arbitraire sur le réel est le réel lui-même. Nous avons tendance à oublier, plus ou moins inconsciemment, que c'est la façon dont chacun perçoit et se représente le réel, qui définit et construit ce réel. Cette « inattention rationnelle » conduit à ce que celui qui parle (le chercheur, l'observateur externe, l'expert) s'arroge l'autorité de quelqu'un qui serait en relation directe avec un réel dit alors « objectif » pour imposer aux autres (les « sujets », les « observés », les non spécialistes) ce qui n'est qu'un point de vue particulier, c'est-à-dire finalement une vue subjective des choses. Ceci qu'il s'agisse de l'expression d'un point de vue qui serait individuel ou d'un point de vue représentant un consensus interpersonnel ou intersubjectif (un paradigme ?) propre à un groupe de scientifiques et/ou de praticiens. En ce sens et malgré la pléthore de travaux appelant à sa refonte, la grande force du PIB est institutionnelle : la croissance n'est pas un indicateur mais un imaginaire fondé sur un raisonnement cognitif de nature analytique, encastré dans des institutions fascinées par la puissance symbolique et sociale du chiffre.

Les indicateurs, les données ne sont pas « données » mais construites. Pour Alain Desrosières (2008), une distinction importante est à faire entre quantification et mesure : avant de chiffrer, on commence par classer et définir, ce qui conduit à retenir une acception plus riche de la « quantification » que de la « mesure ». La mesure « mesure » ce qui est déjà mesurable, alors que la quantification suppose la définition et la mise en

œuvre de catégories, de « *conventions d'équivalence socialement admises* » préalables aux opérations de mesure. « ... *une science sociale qui procède de manière objectivante, à des fins de rationalisation des choix ou de maîtrise du fonctionnement empirique de l'organisation sociale par des technologies sociales, est obligée de faire abstraction des rapports qui le constituent en propre et de leur substituer des relations « objectives », c'est-à-dire de projeter sur l'objet découpé en éléments constitutifs des relations d'objet à objet, de « chose » à « chose », de « variable » à « variable » qui permettent à la fois la formulation d'hypothèses nomologiques et l'application de procédés de contrôle (quantification, expérimentation ...)* » (Louis Quéré 1982). En ne considérant et en ne travaillant que sur des tableaux et indicateurs chiffrés on ne traite plus alors que d'une abstraction réifiée et inerte, vide de sens. Survalorisation de la possibilité de quantifier des objets incommensurables a priori ? La « quantophrénie » (tendance à utiliser de façon excessive les statistiques dans les sciences et en particulier, dans les sciences humaines et sociales) recourant à une forme de substantialisation, crédibilise un positivisme naïf de la mesure chiffrée des phénomènes.

Ces réflexions incitent à penser un élargissement de nos compréhensions et amènent à souligner le caractère illusoire du réalisme naïf des « datas ». Ne prétendent-elles pas laisser apparaître la possibilité d'un monde compréhensible principalement par des catégories constitutives d'une réalité posée comme étant « déjà là » ? Réalité présumée et construite par des technologies (quelles que soient leurs qualités intrinsèques) appliqués à des objets non clairement mesurables, imposant les structures analytiques de leur appauvrissante vision mono-dimensionnelle et linéaire. Les discours actuels sur la valorisation des technologies « futuristes » de recueil et de traitement des datas (« en troisième personne ») contrastent avec la pauvreté des données recueillies quant à la conscience subjective du vécu des acteurs (« en première personne »). Pragmatiquement, de quoi faisons-nous l'expérience ? Ces objets mathématiques/informatiques « en dehors de nous » appartiennent à un constitué qui ignore nos multiples schèmes d'actions de sujet individué, singulier et incorporé. [Maya Beauvallet](#) (2009) dans son ouvrage donne plusieurs aperçus des effets pervers de l'utilisation d'indices et mesures : par exemple, pour éviter que les parents ne viennent à la crèche pour chercher leurs enfants trop tardivement, le directeur décide que les retardataires paieront une amende proportionnelle à leur retard. Aussitôt les retards explosent : les parents ont calculé que l'amende leur coûtait moins cher qu'une baby-sitter ! Le jeu de l'ultimatum (Henrich, 2004) interroge cette idée « rationaliste et optimisatrice » fortement répandue : une personne « l'offreur » dispose d'une somme de 100, et en propose une partie, à une autre « le répondeur ». Les deux joueurs ne se connaissent pas, mais chacun connaît les règles du jeu, et le répondeur sait de combien l'offreur dispose, et combien il propose. Le répondeur peut accepter l'offre, auquel cas il gagne ce qui lui est proposé, et l'offreur garde le reste. Il peut aussi refuser, et ni l'un

ni l'autre ne gagne alors quoi que ce soit. Dans cet exemple, le jeu n'a lieu qu'une fois : les stratégies pour pousser l'offreur à modifier son offre initiale sont donc inutiles. Supposant que les deux individus impliqués soient des Homo Oeconomicus, c'est-à-dire deux individus parfaitement rationnels et totalement égoïstes, la théorie économique standard prédit que vous allez offrir le plus petit montant possible – 1 - et que cette offre sera acceptée par votre partenaire (après tout, c'est toujours mieux que rien !). En fait, on observe un comportement tout à fait différent que celui qui est avancé. En dessous d'une certaine somme, le répondeur refuse presque toujours : qui accepterait un euro pour en faire gagner 99 à un autre avec qui il n'a pas de lien particulier ? Ce refus est une évidence émotive, humaine, interprétative, liée au sens de la situation. Nous ne sommes pas rationnels au sens de la rationalité économique pure et individuelle ! En agrégeant différentes considérations (i.e. réintroduction des éléments de contexte : culture, équité, loyauté, émotion, expérience, ...), les offreurs ont tendance à proposer bien plus qu'un euro (entre 20 et 50% de la somme initiale).

*_*_*